

Tout ce qui est inutile

Jessica C.

Numéro 147, août 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83268ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

C., J. (2016). Tout ce qui est inutile. *Les écrits*, (147), 115–118.

JESSICA C.

Tout ce qui est inutile

Mumbai. L'humidité est si forte, c'est d'une lourdeur impensable. La moiteur donne l'impression d'être au fond d'un hypogée, d'une mine de goudron. Le pétrole brûle mes narines. L'air est sale et torride, j'ai envie de cracher, de respirer dans un sac. Les rues bordées de déchets et de chiens errants, plus agités le soir que le jour, comme les derniers vestiges d'une ville abandonnée. Aucune signalisation sur les routes, les voitures et les motos dans tous les sens. Le rappel du désordre. Je m'en imprègne, forme une image claire avant de monter dans le rickshaw.

Femme seule. J'ai oublié comment se conduit une femme seule, comment on se comporte tout court en pays étranger. À qui je dois donner du *tip*. Les souliers à enlever. La politesse. Je suis trop fatiguée, je ne laisse rien à personne. Les cinq heures qui me séparent de mon prochain vol, je les passe à la fenêtre de l'hôtel à observer le comportement des meutes de chiens dans la ruelle. L'idée de passer une semaine à méditer et à faire du yoga huit heures par jour, à ne manger que deux fois quotidiennement, avec les mains, à me lever à l'aube, m'empêche de dormir.

Je rate l'avion ; je choisis la mer. Après quelques jours à chercher en vain le calme dans le mouvement des vagues, j'aperçois John, l'unique indien avec des airs de voyou : veste de jeans aux manches coupées, *Fuck* tatoué à la va-vite sur le bras, les yeux d'un noir profond, les traits tirés. Je le soupçonne

d'être de la police, mais la feinte serait trop risible. «*Do you have some weeds, it's that you smoke?*». Mon cœur bat plus fort en le demandant, ma gorge se sert, le corps joue, se prépare. Ce n'est pas l'appel du manque qui me remue, mais celui du danger et de l'ivresse : mes bonnes résolutions n'offrent aucune résistance.

— *No, but I can roll one if you want.*

— *I'm afraid to go to jail; I heard that you could go in jail if you smoke pot here.*

— *Then, we'll all go in jail.*

Je reste là, à me courber sous le soleil sans rien ajouter. Mon doute est pire que la certitude, l'objet de la quête est remplaçable, ce pourrait être n'importe quelle aventure, ce pourrait être de l'opium, ce pourrait être le corps nu sur un pan de mer. John remarque ça ; il roule le joint sans attendre ma réponse.

La fumée est le lieu de mes fantasmes, je sens à travers elle le frôlement de son bras, le vide qui le sépare du mien. Ses lèvres touchent le filtre avec fatuité, je me rapproche, mais la distance est toujours là, dans le mouvement de nos gestes lents, dans nos regards tournés vers le sol. Je quitte la grève, John. Mes gestes calculés annuleraient mes chances de le séduire. Plus tard, peut-être.



Au village, c'est terrible. Surenchère de couleurs, de parfums, de bruits. Les deux seules rues sont bouchées par les motorisés qui hurlent leur impatience à coups de klaxon alors qu'à pied on se marche dessus. Une bataille éclate plus loin entre des commerçants. Certains arrachent les vêtements sur les cintres, d'autres détruisent à coups de bâton les mannequins en plastique. Ils sont une vingtaine à piller le magasin sous le regard des passants immobilisés. Aux fenêtres des boutiques, des visages étonnés et inquiets. Quelqu'un ferme les rideaux.

Je marche vers l'hôtel, trop confuse pour m'orienter. À chaque pas, le cliquetis des breloques aux poignets et aux chevilles des femmes m'agresse avec son tintement aigu et régulier. Je n'arrive pas à suivre l'agitation, une mer à marée haute sur un navire, je suis bousculée dans tous les sens par des muses-baigneuses, attirée par leur mouvement, mais incapable de m'abandonner à leur légèreté. Leurs ventres tannés à découvert, entourés de drapés multicolores, le rêve fou de l'océan. L'Inde, l'allégorie de la femme, sa puissance, sa beauté, sa vitalité. Son viol immuable se présente sous mes yeux comme la révélation d'une identité refoulée, transgenre. Le déni violent de sa nature par l'agression absolue. Je décide de partir le soir même, de confronter ce pays d'hommes enfermé dans un corps de femme au deuxième sexe, la nuit. Assister à la transformation des complexés en loup dans la pénombre. Savoir si la blancheur de la peau aveugle ou non.

Assise à attendre le bus, entre un schizophrène et des travailleurs qui dorment profondément sur la terrasse d'un restaurant, celui où ils besognent le jour, entre l'odeur de vessie malade et de gaz, le foulard sur le visage qui ne réussit pas à effacer la puanteur, j'éclate de rage. Je n'en peux plus de la saleté, des chauffeurs de taxi qui m'égarent volontairement, des chiens mutilés qui m'effrayent la nuit, de la mort camouflée sous un masque d'épices et d'encens, des enfants qui meurent de faim. Ma persistance à vouloir tracer une ligne nette entre le bien et le mal m'écœure encore plus : j'ai tant jugé les autres qui ressentent l'envie au pays du renoncement. Je n'y arrive pas. À éradiquer la souffrance, ma souffrance.

»

Nasik. La ville idéale pour soigner tous les maux. Le soleil à peine sorti, je rejoins les mystiques autour de la rivière sacrée.

Les enfants s’y lavent et y font leurs besoins alors que les vagabonds, émus, s’imaginent touchés par la grâce, noient leurs visages dans cette eau trouble, malgré les détritiques qui voguent dans la lenteur. Le Gange, lieu de prière, sert aussi à jeter tout ce qui est inutile. Les fidèles, quant à eux, sont penchés un peu partout comme si chaque pierre, chaque grain de sable était une raison pour se mettre à genou. Assis au sol, les marchands vendent des légumes sans se soucier de leurs profits. Plus loin, des amputés roulent sur une planche pour se déplacer. Les miséreux accommodent la lèpre, la polio, les mutilations et les ecchymoses à leur quotidien plutôt qu’ils n’adaptent leur quotidien à leurs plaies. Partout le chaos, l’explosion de vie. Tangible, de chair et de sang, l’Inde n’est pas seulement belle : elle est la naissance du monde. Aucun culte de la perfection ne se substitue à la nature de chacun, aucune certitude ne contraint le hasard et la destinée, aucune justice ne domine celle que l’on se fait soi-même. C’est l’éveil irisé des sens contre le sommeil profond de l’Occident, où l’on prétend éclipser les maux, alors qu’ils s’intensifient sous des formes convenues et malheureuses. Des pierres ordonnées et solides sans espace pour la réflexion, la créativité, l’amour ou la révolte. La liberté n’est pas l’agonie déguisée ou idéalisée : c’est une fente entre les deux où l’on jette tout ce qui est futile. J’ai envie d’appeler leurs mille dieux, mais je ne sais même pas prier.

